

De l'Orignal

Roi de nos Forêts

par Harry Bernard

La décision du gouvernement de Québec, d'interdire la poursuite de l'orignal dans certaines parties de la province, aura été accueillie avec joie par les hommes qui aiment le bois et la faune indigène: pêcheurs et chasseurs, ouvriers forestiers, naturalistes, apôtres de la conservation. Elle a été annoncée à Montréal par M. le docteur Camille Pouliot, ministre de la Chasse et de la Pêche, au congrès de la fédération des associations de chasse et pêche du Québec, en novembre dernier. Jusqu'à nouvel avis, personne ne pourra désormais abattre un orignal entre la rivière Péribonka et la frontière ontarienne, au nord des voies ferrées des chemins de fer de l'Est, et à quelques autres endroits. La prohibition s'étend en particulier aux régions de Chibougamau, D'Aiguenelle, Pontiac, Témiscamingue-Abitibi, Roberval et Lac Saint-Jean.

Au train où on le massacrait depuis des années, l'élan d'Amérique, ou orignal, était en voie de disparition. Non seulement chez nous, mais dans toutes les provinces du pays. C'est au point que huit d'entre elles en défendirent la chasse, dès l'automne de 1949. Dans notre province, il ne fut pas jugé à propos d'emboîter immédiatement le pas. Mais devant le nombre des individus tués au cours de la dernière saison, les autorités s'alarmèrent et cédèrent aux représentations des groupements sportifs, qui réclamaient depuis longtemps des mesures de protection rigoureuses en faveur de l'orignal. L'animal en avait besoin. Il est significatif que les fervents de la chasse furent parmi les premiers à demander qu'on le laissât vivre en paix. Pour qu'ils acceptent de se priver de leur plaisir, il faut qu'ils connaissent mieux que d'autres la gravité des problèmes dont ils souhaitent la solution.

En août dernier, je passai quinze jours dans les hauts mauriciens, à l'ouest et au sud de la rivière Vermillon, qui se trouve à cinquante-sept milles du Saint-Maurice, à la hauteur ou à peu près du hameau de la Rivière-aux-Rats, sur la route Grand-Mère-La Tuque. Mes compagnons étaient Laurent Leclerc et Pierre Scott. Nous séjourâmes dans un pays de rivières,

de lacs, de marécages, habitat on ne peut plus caractérisé de l'orignal. Dans les mois d'été, il y a quelques années, on y apercevait à tout propos de beaux spécimens de l'espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles, qui mangeaient placidement leurs carottes de nénuphars, ou se promenaient par les routes forestières, sans se préoccuper de la présence de l'homme. Il n'en est pas de même aujourd'hui. L'animal n'a pas disparu, mais il perd sans cesse du terrain. Dans certaines parties du territoire, c'est un événement que de voir un mâle adulte, porteur d'un bois hérissé de cornichons, d'une envergure de trois pieds et demi.



En regard de cet état de choses, je ne saurais oublier le récit que me fit il y a quelques années M. Jean-J. Crête, l'entrepreneur de coupe, au poste du lac Brown, au nord de la rivière Mattawin. Nous étions deux ou trois autour de lui, qui l'écoutions évoquer ses souvenirs de la forêt. Il y a passé sa vie, n'en ignore rien. Il raconta donc qu'un soir, il y a de cela vingt ans ou plus, il dressa sa tente sur une élévation qui dominait un lac de quelques arpents de diamètre, à moitié cou-

vert de végétations aquatiques, dans la région où nous étions réunis. En tournée d'exploration, il était accompagné d'Albert Crête, son cousin, son homme de confiance et son associé, qui l'est encore. Les deux solitaires passèrent la soirée devant leur feu de camp, sans rien entendre autour d'eux que le bruissement du vent dans les branches, et de temps à autre, venant de la montagne, les hurlements de loups. Levés tôt le lendemain, ils aperçurent dans le lac devant eux, à mesure que se dissipait les brumes matinales, treize orignaux de tailles diverses, occupés à prendre leur petit déjeuner d'herbes et de racines. On chercherait en vain, de nos jours, un tel spectacle.

Au cours de notre randonnée de l'été dernier, nous fîmes successivement sur la rivière Vermillon, les lacs Cantin, Travers et Ambassadeur, qui sont des élargissements de la Vermillon; le lac Pin Rouge et la partie supérieure du grand Lac Clair, au nord de Saint-Michel-des-Saints; les grand et petit lacs Muskeg, le lac Ottawa, où l'on atteint après avoir traversé la Vermillon sur le barrage Gilardo; enfin le lac Goulet ou Dupuis, de son nouveau nom: "Nous voyageons en canot, à l'aviron, soit dans des conditions parfaites pour nous approcher du gibier.

En deux semaines, nous vîmes six orignaux, à des distances variant d'un à trois arpents. Sur cette demi-douzaine, cinq femelles. C'était invariablement sur la fin de l'après-midi, vers les six heures ou plus tard, entre chien et loup. Les bêtes sortaient de la forêt pour boire, se promener dans l'eau et se mettre sous la dent quelques racines de choix, arrachées à des fonds plus ou moins vaseux. Nous approchâmes l'une d'elles à vingt-cinq pieds, cachés par les courbes du rivage, si près que Leclerc, qui se trouvait à l'avant du canot, saisit tout à coup sa carabine, pour le cas où il eût pris fantaisie à l'animal, qui pouvait peser dans les 700 livres, de se précipiter vers notre embarcation. Les femelles de l'espèce ne sont pas dangereuses, mais notre compagnon se rappelait que prévention vaut mieux que guérison. Il est rare que les mâles eux-mêmes,

sauf à l'époque du rut, fassent mine de s'attaquer à l'homme, mais Leclerc ne courait pas de chance.

Cinq femelles sur cinq individus ! Il y avait là disproportion que nous ne pouvions expliquer, sinon par le hasard des rencontres. Nous repêrâmes notre premier orignal dans une anse en demi-cercle du petit lac Muskeg, trois des autres sur le lac Goulet et dans le voisinage, les deux derniers sur la Vermillon, à une douzaine de milles l'un de l'autre. Au lac Ottawa, qui a pourtant la réputation d'un sanctuaire d'orignaux et la mérite par son éloignement, son silence, ses étroits chenaux et ses baies herbeuses, nous n'en vîmes pas la queue d'un, mais deux ours, dont l'un fut rapidement expédié *ad patres*.

Au retour, passant par Trois-Rivières, j'y arrêtai saluer l'abbé Charles-Edouard Bourgeois, qui avait mis à notre disposition son camp de la Pointe-aux-Ingénieurs, sur la Vermillon. Il me demanda si j'avais vu des orignaux.

- Six, en quinze jours . . .
- Mâles ou femelles ?
- Femelles, cinq sur six.
- C'est ce que je pensais.

Arrivant de la même région que nous, il y avait enquêté sur la rivière Vermillon, peu avant notre venue, entre le barrage Gilardo et la turbulente chute Gouin. Il avait vu ça et là une douzaine d'orignaux, presque tous de sexe féminin, facilement reconnaissables à leur taille, leur allure, leur front sans bois et leur laideur.

Comparant nos observations, nous nous rendîmes compte qu'aucune des bêtes rencontrées n'était accompagnée de veaux, et c'était pourtant l'été, époque où ceux-ci auraient dû suivre leurs mères, âgés d'environ trois mois. Ils naissent en avril ou mai, après une gestation de 242 à 246 jours. Ils sont habituellement deux, auprès des femelles de trois ans et plus, mais les autres n'en ont qu'un. Les familles de trois jumeaux ne sont pas inexistantes, mais rares.

On a beau savoir qu'un certain nombre de vaches sont naturellement stériles, ou le sont en raison des circonstances, il ne paraissait pas normal que toutes eussent été sans progéniture en même temps. Si les mères cachent leurs petits au plus profond de la forêt, pendant les deux ou trois premiers jours qui suivent leur naissance, elles en sont accompagnées par la suite. A trois ou quatre mois, ils ne quittent guère les femelles, un bon nombre ne s'y résignant pas avant l'âge d'un an. Devions-nous conclure, dans les circonstances, à l'absence de jeunes ? Cela n'était pas invraisemblable, vu la loi qui permet de ne tuer que les orignaux

mâles, vu aussi l'ardeur des chasseurs à n'abattre que les plus gros et les plus beaux, logiquement les meilleurs reproducteurs. Si, dans une zone grandement dépeuplée, les mâles ne sont qu'en nombre infime, il n'y a pas à s'étonner d'une natalité à la baisse, ni d'une mise-bas négligeable.

Les réserves créées par le gouvernement, au nord de la province, fourniraient peut-être des mâles aux régions qui en sont dépourvues, en tout ou en partie. A la condition que les hommes ne les détruisent pas l'un après l'autre, avant qu'ils aient accompli leur devoir de procréateurs. Sous l'angle de la seule conservation, la législation idéale en eût été une qui prohibât totalement la chasse de l'orignal dans les limites de notre territoire, pendant quelques années. Législation idéale du point de vue des naturalistes, lequel ne tient pas compte de l'aspect économique que devaient envisager les autorités. Car la population québécoise touche un revenu considérable de pêche et chasse sportives. Il était question de dix à douze millions en 1942, et l'attrait des bois n'a pas diminué. Dans les milieux qui s'y connaissent, on estime qu'un orignal représente une valeur de huit cents à mille dollars, en termes touristiques. Il fallait donc y songer à deux fois, avant de modifier les textes relatifs à l'élan et à sa poursuite légitime.

Il reste que le repeuplement ne s'accomplira pas rapidement. Il n'est pas même sûr que le nord du Québec, converti en un vaste sanctuaire, fournisse de nombreux sujets aux régions plus au sud. Car l'orignal, comme la plupart de nos animaux sauvages, s'écarte peu du milieu immédiat où il a vu le jour, sauf aux époques de migration, ou d'émigration, amenées par l'insuffisance de la nourriture, les nuages d'insectes qui harassent les bêtes, les feux de forêts, l'exploitation forestière, le déboisement qui l'accompagne, ou d'autres causes. De toutes les raisons qui poussent parfois l'orignal à quitter son coin de la forêt natale, la plus grave et la plus fréquente est le manque de nourriture.

Au cours des années très pluvieuses et humides, favorables à l'éclosion de leurs oeufs, on n'a pas idée de l'acharnement que mettent certains insectes à tourmenter les orignaux, jeunes et vieux. Le guide Edouard Lemieux, à l'été de 1948, me raconta avoir vu des bêtes si dévorées des mouches noires, au bas des pattes et dans la partie inférieure de la croupe, où le poil est mince, que la chair y était au vif et saignante. Les mouches s'attaquent aussi aux oreilles, qu'elles emplissent littéralement, sur une hauteur de

plusieurs pouces. Les victimes se précipitent alors vers l'eau et s'y submergent entièrement, aussi longtemps que le besoin de respirer ne les ramène pas à la surface. On a vu des orignaux se plonger et vautrer dans la boue, y acquérant une couche protectrice qui, séchée au soleil, les cuirasse contre les piqures.

Outre les insectes, les principaux ennemis naturels de l'orignal sont le loup et l'ours chez les mammifères, et dans certaines parties du continent, au centre et à l'ouest, l'énorme chat sauvage qu'est le cougouar. Chez les insectes, il y a encore la mouche à cheveau et la tique, celle-ci extrêmement redoutable. Elle s'introduit dans la queue et le larynx de l'animal, s'y cramponne pour y mener sa vie parasitaire, causant éventuellement la mort de son hôte. Celui-ci mange peu, par manque d'appétit ou difficulté à avaler, maigrit et va s'affaiblissant, meurt finalement en hiver, quand la nourriture devient difficile d'accès.

Si, par nature, et les circonstances ne l'y obligeant pas, l'orignal ne tend guère à se déplacer, les troupeaux dissimés ne devront compter que sur eux-mêmes, sur les mâles qui leur restent encore, pour se reconstituer. Chaque fois que l'un d'eux tombera sous une balle meurtrière, le problème de la survivance s'aggravera d'autant. Il y a donc lieu de se demander si l'on ne devra pas, au cours des ans, modifier périodiquement les limites des zones de protection, afin de permettre le repeuplement graduel des régions, à tour de rôle. On calcule que, de façon générale, l'accroissement annuel et normal d'un troupeau n'est que d'un cinquième du nombre des individus qui le composent, et qu'il lui faut environ cinq ans pour se doubler.

L'orignal se reproduit assez lentement, et il est deux théories quant aux habitudes familiales du mâle, en vertu desquelles les uns disent qu'il est polygame, tandis que les autres soutiennent le contraire. On ne peut s'appuyer, en pareille matière, que sur l'observation et la déduction. Mais la polygamie serait plutôt la règle, comme chez les autres cervidés. C'est là l'opinion de naturalistes aussi avertis que Shiras, Thompson-Seton, Samuel Merrill, qui consacreront des études élaborées à l'espèce. Merrill note que, s'il était monogame, l'élan d'Amérique serait le seul de la famille des cervidés, et que, dans les forêts où les mâles sont régulièrement abattus, la proportion des femelles sans progéniture n'est pas plus considérable qu'ailleurs. Cette dernière observation vaut, naturellement, pour les régions où les mâles n'ont pas totalement disparu, ou à

peu près. D'ailleurs, la chasse à l'appel ne se base-t-elle pas sur un instinct que ne sous-entend pas des habitudes monogames ?

A propos de l'appel, Edouard Lemieux m'a raconté qu'il lui était arrivé plusieurs fois, alors qu'il imitait le cri de la femelle à l'aide d'un bourgot de cocotte, de se faire voler son gibier par une vache authentique qui se mettait à meugler, à quelques arpents de là. Se dirigeant sur l'homme, le bœuf prenait soudain une tangente vers la seconde voix entendue, plus naturelle et plus amoureuse que l'autre. Appeler l'original est un art, et l'on n'y réussit qu'après de nombreux essais infructueux. La pratique n'est possible qu'à l'époque de l'accouplement, pendant un mois environ, entre la mi-septembre et la mi-octobre, selon les latitudes. L'appel se fait par temps calme, sans vent, et la bête qui en est l'objet l'entend à cinq ou six milles de distance. Elle répond alors par une note de grognement sourd et court en droite ligne vers les modulations engageantes, renversant les arbustes sur son passage, écrasant les branches sèches ou ses longues foulées.

Plus l'on remonte vers le nord et plus l'original est susceptible de répondre tard à l'appel. Merrill signale en cas à la fin de novembre, longtemps après l'époque normale du rut, à la marge, c'est une opinion généralement répandue qu'on entend rarement la voix de l'élan, de l'un ou de l'autre sexe, pendant les mois d'été, et que le mâle ne saurait alors s'intéresser au comportement de la femelle. Faits peut-être rares, mais il m'est arrivé d'être témoin du contraire, ces dernières années.

En août 1949, alors que je longeais en canot la rive du lac Goulet, en compagnie de Laurent Leclerc, nous aperçûmes à deux arpents une femelle d'original qui mangeait paisiblement, au bord d'une baie. Nous l'observâmes d'un air, avec des jumelles. Il est certain qu'elle ne nous vit pas, sa myopie naturelle ne le permettant point. Après une dizaine de minutes, comme elle s'enfonçait dans le bois, elle leva le nez et meugla deux ou trois fois, un peu comme une vache ordinaire.

L'année d'avant, encore au mois d'août, j'étais sur le haut de la rivière de la Rivière aux Saumons avec Paul Cloutier, de Shagan Falls, et Edouard Lemieux. Nous venions de souper et marchions sur une longue pointe de sable qui s'avancait dans l'eau, quand le guide se pencha le nez par jeu et produisit un bruit ressemblant au cri d'une femelle d'original. Un quart d'heure après, un mâle de deux ans parut à cinq cents yards de nous. Il patagea dans l'eau

pendant quelques instants, nous sentit probablement et rentra dans le bois. Je ne puis dire s'il vint attiré par Lemieux, ou si son arrivée coïncida simplement avec l'appel, ce qui n'a rien d'improbable. Il s'agissait d'un jeune, qui pouvait commettre des erreurs de jugement, si l'on peut dire, que ses parents ne se seraient pas permis.

Toutes choses pesées, il arrive que les pires ennemis de l'élan sont encore les hommes, qui ne tuent point par nécessité, mais pour leur amusement, ou par souci du gain: braconniers de profession et Indiens miséreux, qui vendent la chair de l'animal; hôteliers qui l'achètent et gourmands qui s'en régalaient; sous-entrepreneurs de coupe, qui en nourrissent leurs employés; amateurs de trophées, qui détruisent des bêtes d'une demi-tonne pour la vanité de suspendre une tête empaillée au-dessus de leur cheminée; chasseurs trop ambitieux, qui abattent deux individus où un suffirait; jeunes gens simplement malfaisants, qui tuent pour tuer. Il y a une couple d'années, à quelque distance du poste du Chapeau de Paille, deux bûcherons surpris au milieu d'un lac une femelle d'original et la poursuivirent en canot, toutant autour d'elle pour l'empêcher d'atteindre au rivage, jusqu'à ce qu'elle se noyât d'épuisement. Contents de leur exploit, qu'ils s'empressèrent de raconter, ils durent cependant déchanter quand

un juge les condamna à une forte amende.

Il n'y a pas si longtemps, je causais avec Hermel Fournier, ingénieur forestier, de Saint-Hyacinthe, qui passa plusieurs saisons dans le nord de la province. A l'automne de 1947, il avait gagné la tête de la rivière Windigo avec une dizaine d'hommes, dont la moitié d'Indiens, qui faisaient sous sa direction un inventaire forestier pour le compte de la *Brown Corporation*, compagnie papetière. C'était la mi-octobre, mais il faisait un temps d'été. Des originaux, on en voyait partout. Il arriva un jour de Roberval, par avion, huit ou neuf chasseurs, qui tuèrent en quelques jours autant de bêtes qu'ils se trouvaient dans leur groupe. Les Indiens n'en revenaient pas, qui disaient que la viande ne se garderait pas, vu la chaleur inusitée. On détruisait en gaspillant.

C'est pour mettre fin à des tueries du genre et à d'autres, guère plus louables, que le gouvernement veut rendre la chasse à l'original plus difficile que jamais, dans le territoire de la province. C'est pour permettre à l'espèce de reconstituer ses effectifs, là où il est encore possible. C'est pour réprimer les abus des égoïstes, des irresponsables, des sots de tout âge et de toutes catégories, qui pénétraient plus avant dans la forêt, d'année en année, grâce à l'auto, l'avion, l'argent dont ils dis-



Une femelle d'original, dans un ravage d'hiver. L'animal passe les mois d'hiver dans les sentiers qu'il s'est battus peu à peu dans la neige. C'est dans les ravages que loups et braconniers tuent le plus grand nombre d'originaux, incapables de se sauver.

(Photo prise par le constable Henri Poulin, au club La Madelon).

posent, la complaisance et la connivence de certains guides, souvent doublés de gardes-chasse, qui tolèrent de leur part n'importe quelle indignité, pourvu qu'on les paye grassement de leurs services. Le gouvernement a raison. Mieux vaut prévenir la disparition de la faune que de se lamenter quand il sera trop tard. Ainsi le veut l'élémentaire sagesse.

Harry BERNARD

SOURCES

- (1) Samuel Merrill: The Moose Book (1916)
- (2) Ernest Thompson-Seton: Lives of Game Animals (1929), vol. 5.
- (3) George Shiras: Hunting Wild Life With Camera and Flashlight (1935), vol I et II.
- (4) Etudes sur notre milieu: Chasse et Pêche (1946), Montréal.

Orientation nouvelle de la littérature sportive

Avez-vous remarqué les changements qui se sont opérés dans certaines publications sportives ? Jusqu'à tout dernièrement, la plupart des revues de chasse et de pêche étaient presque exclusivement remplies d'histoires mirobolantes de chasse ou de discussions sur les mérites respectifs de telle ou telle mouche, Silver Doctor ou Finnegan's Fancy. Le lecteur non renseigné n'aurait jamais pu soupçonner qu'il existe des problèmes d'actualité dans les divers domaines de la conservation. Aaron Sternfield, l'éditeur de la revue Hunting and Fishing, reconnaissait cependant que la situation était loin d'être parfaite, alors qu'à peine un sportsman sur sept achète l'une ou l'autre publication sportive. Cet état de chose dépend, se dit M. Sternfield, non pas du fait que nous ne poussons pas assez la vente, mais de l'allure générale de nos revues et de leur contenu. Dans le numéro d'octobre 1948 de la revue "The Writer", M. Sternfield étudie ce problème et examine ce que devrait être

sa solution. Voici quelques extraits de son article, que nous reproduisons ici avec son autorisation:

"L'Américain moyen est porté à regarder les publications de chasse et de pêche avec un certain mépris... Ces publications, d'ailleurs, donnent l'impression que ces sports ne sont pas à la portée de la masse du peuple, mais qu'ils sont plutôt l'apanage exclusif d'une caste privilégiée de sportsmen... Ainsi nous voyons se dessiner le problème et, par suite, sa solution. Le public doit être renseigné sur le fait que la chasse et la pêche ne sont en aucune façon des privilèges réservés à une classe sociale ou économique particulière, mais que le sportsman représente le gros de la masse du peuple... La politique que nous devons suivre s'impose d'elle-même. Il faut transformer les revues de façon qu'elles tiennent leurs lecteurs au courant de ce qui se passe dans le domaine de la conservation. On peut fort bien admettre à l'occasion un récit d'aventure, mais la plupart des articles doivent se rapporter à des problèmes qui intéressent le sportsman américain moyen. Il importe avant tout que les revues secouent leur longue torpeur, et rapportent des nouvelles... En mars 1948, se fondait l'Association des Nouvelles sportives (Outdoor News Association), organisation constituée de 75 rédacteurs sportifs, répartis géographiquement de façon à couvrir tout le territoire des Etats-Unis. Ces rédacteurs, pour la plupart, sont éditeurs de la section de chasse et de pêche dans leurs journaux quotidiens locaux... ou encore ils comptent parmi les meilleurs écrivains indépendants dans le monde de la littérature sportive. Actuellement, la section des nouvelles couvre les principaux faits législatifs et administratifs qui sont de nature à intéresser les chasseurs et les pêcheurs sportifs... Les faits réels commencent à remplacer l'imagination pure... De plus en plus, les textes soumis pour publication s'oc-

cupent de problèmes concernant le poisson, le gibier, la conservation des espèces ou encore de techniques récentes de la capture du poisson et du gibier. La littérature sportive se rapproche de son état de maturité".

L'Office de Biologie ne peut se réjouir de ce renouveau d'intérêt porté aux problèmes d'actualité par les revues de chasse et de pêche. Faute de nous en occuper, nous avons obtenu une excellente coopération de la part des éditeurs canadiens. Au fur et à mesure que la littérature sportive progresse, il devient de plus en plus évident que ce travail d'équipe est véritablement la formule pour assurer des résultats tangibles dans le domaine de la conservation.

POUR
TIRER
PLUS
JUSTE
ESSAYEZ



Le "Shooting-Master", un étrangleur (choke) variable pour les fusils se pose sur les fusils de calibres 20, 12 et 10 et se vend, posé, \$19.95 seulement. Livraison à nos charges. Pour intéressants escomptes aux marchands, écrivez à

The Modern Gun Shop
"La maison canadienne du fusil"
3096 ave. Danforth, Toronto, Ont.

LA TABLE D'HONNEUR AU DEJEUNER DE LA FEDERATION



De gauche à droite: L.-A. Richard, sous-ministre, l'Hon. Tancred Labbé, ministre d'Etat, M. Bernard Castonguay, président du Casting-Club de l'Hon. J.-H. Delisle, ministre d'Etat, M. Benoit Bertrand, le nouveau président de la Fédération, Filon, De Camille-E. Pouliot, ministre de la Pêche, M. R.-S. "Dick" White, président sortant de charge de la Fédération, Dr Harrison Lewis, chef du Service fédéral de la Faune, M. Sidney, ex-président et membre du conseil consultatif de la Fédération, et M. Nil Larivière, député de Témiscamingue.

(Cliché Service de Ciné-Photographie)